

logique. Il faut ajouter une bibliographie de 37 p., des *indices* des sources épigraphiques, numismatiques, papyrologiques et littéraires, puis des noms de lieux et des noms de personnes. En résumé, le beau livre de Cl. Chillet permet non seulement de mieux approcher la personnalité de Mécène et le rôle joué par lui auprès d'Auguste et d'Agrippa dans la mise en place du principat, mais, grâce à une analyse bien documentée et extrêmement fine, le resitue dans un contexte politique, social et idéologique complexe à un moment charnière de l'histoire de la Rome antique.

Michel MOLIN

Cristina ROSILLO-LÓPEZ (Ed.), *Political Communication in the Roman World*. Leiden – Boston, Brill, 2017. 1 vol., VI-284 p. (IMPACT OF EMPIRE, 27). Prix : 115 €. ISBN 978-90-04-35083-0.

Cet ouvrage, publication d'un colloque tenu à Séville en 2015, est composé de douze contributions, précédées par une introduction méthodologique de Cr. Rosillo-López, et suivies d'un index des sources et des objets. Dans son introduction, Cr. Rosillo-López cherche à définir le concept de « communication politique ». Après un état de la question utile, elle défend une utilisation assez large de la notion de communication, qui n'est pas réduite à sa dimension verbale ou orale, et la lie à la question de la « sphère publique ». La première partie s'intéresse aux mécanismes du discours public et de la communication politique. Elle s'ouvre avec un article de C. Steel, où l'auteure remet en question la vision figée du discours politique que les sources littéraires peuvent nous donner. Repartant de l'œuvre rhétorique de Cicéron, elle décrit les phénomènes de rupture de l'*oratio perpetua*, les interactions avec le public, les contre-interrogatoires en contexte judiciaire, les discours prononcés hors des cadres formels – toutes réalités qui, comme cela est rappelé en conclusion, doivent nous pousser à analyser le discours public « dans le contexte de la vie politique prise dans sa totalité » (p. 30, ici et plus bas, notre traduction). Ce texte, en remettant en question les limites traditionnellement assignées aujourd'hui au discours politique, joue avec intérêt le rôle liminaire qui lui est attribué. Il est illustré presque naturellement par le deuxième article, où Cr. Rosillo-López étudie la circulation de l'information à Rome, entre sénateurs, dans le cadre de la conversation informelle. Il s'agit d'abord pour l'auteure d'étudier les lieux et les vecteurs de la dissémination de l'information : les Romains ordinaires, d'abord, tels que les barbiers ou les *circulatores* (mais l'on se demande alors quelle perméabilité ce petit monde avait avec celui des aristocrates) ; puis les dîners entre sénateurs, où ces informations étaient transmises par des intermédiaires politiquement insignifiants – femmes, étrangers, esclaves –, mais participant de fait ainsi à la vie politique. Ces principes sont illustrés par l'étude des rapports ambigus entre Cicéron et Pompée, puis du transfert des informations relatives à la situation de César en Gaule en 51. – S'ouvre avec la communication de W. J. Tatum la deuxième partie du livre, consacrée à la communication politique à distance. W. J. Tatum analyse le rôle social et politique des stratégies de médiation de l'*adlegatio*, définie comme « l'envoi de proches comme représentants pour des affaires privées » (p. 56). Cette pratique servait à régler les différends entre sénateurs sans nuire à la construction du consensus, lequel constitue, pour un certain

nombre de chercheurs, le cœur du fonctionnement de la République romaine (voir K.-J. Hölkeskamp, *Reconstruire une République*, 2004, trad. 2008, pour un état des lieux de ces débats). Ainsi l'*adlegatio*, présente ou épistolaire, n'avait-elle selon l'auteur pas de fonction d'intimidation. Celle d'Antoine auprès de Cicéron en 44 est présentée comme contre-modèle, tandis que le travail se termine avec l'évocation d'une variation : l'*adlegatio* absente, celle de Metellus Numidicus, exilé en 100, qui lui permet de rentrer à Rome sans entamer son capital de prestige. L'article de Fr. Pina Polo qui suit s'intéresse à la dimension pratique de l'échange de lettres entre aristocrates, à partir de l'exemple particulier de la correspondance de Cicéron pendant son exil. L'auteur analyse particulièrement la transmission de l'information dans ces échanges : on s'aperçoit ainsi qu'Atticus constituait la principale source d'information de Cicéron en 58. Les réseaux d'amis permettaient la mise en circulation rapide et efficace de nouvelles, mais aussi de projets de loi, de documents officiels, etc. La dernière communication de cette partie, celle de J.-M. Cortés-Copete, porte sur l'époque antonine. Repartant d'une expression issue du panégyrique d'Aelius Aristide, l'auteur propose comme hypothèse qu'Hadrien fut l'inventeur d'une nouvelle forme de gouvernement de l'Empire, fondée sur les échanges épistolaires et, de manière plus générale, sur la prédominance accordée à l'échange écrit. Cette démonstration souligne les limites du modèle de « petition-and-response » développé par F. Millar dans les années 70, critiqué dans le rôle trop passif qu'il assigne à l'empereur. La proposition millarienne est ainsi complétée par d'autres modèles, qui dessinent l'image d'une « gestion intégrée » (p. 130) où l'empereur apparaît comme un « active agent » et maintient ainsi une relation bilatérale avec ses sujets. – La partie suivante de l'ouvrage, peut-être la plus stimulante, porte sur le rôle du peuple dans la communication politique. Elle s'ouvre avec le chapitre rédigé par C. Courrier. Dans cette approche *bottom-up* de la communication politique, l'auteur livre une analyse des rumeurs plébéiennes du 1^{er} siècle ap. J.-C. qui s'inscrit contre le paradigme psychopathologique habituellement à l'œuvre sur ce sujet. Les rumeurs sont analysées grâce aux outils de la sociologie interactionniste, qui s'intéresse à l'intentionnalité des acteurs sociaux (ici, les plébéiens). Après un rapide tour d'horizon des « réseaux topographiques » (p. 151) par lesquels se diffusent les rumeurs, l'épisode du faux Agrippa Postumus sert d'étude de cas à l'auteur, qui met en valeur le lien entre ces rumeurs et la politisation de la plèbe sous Tibère, et les érige ainsi en un élément du dialogue plèbe-Prince. Repartant aussi de la rumeur et développant une approche interactionniste similaire, mais à une époque plus tardive, l'article de J. C. Magalhães de Oliveira se propose d'utiliser le concept de « political opportunities » de l'historien des mouvements sociaux et des soulèvements Ch. Tilly pour étudier comment différents groupes utilisent le flux de nouvelles, officielles ou non, pour obtenir satisfaction, à l'aide de deux exemples précis d'agressions d'évêques à la fin du IV^e siècle. La conclusion est que ce ne sont pas, dans ces épisodes, les circonstances objectives mais bien l'échange d'information, souvent clandestine, et l'interprétation des événements par les acteurs sociaux qui leur permettent d'évaluer leur « environnement politique » (p. 176). – Le quatrième bloc du livre porte sur les échecs de la communication politique, avec deux communications centrées sur les années 60-50 av. J.-C. Dans la première, A. Duplá Ansuategui s'intéresse principalement, malgré le titre général choisi, à Cicéron. L'auteur étudie la façon dont l'orateur légitime les appels à la vio-

lence contre ses ennemis, non dans une perspective psychologisante, mais comme « le résultat de relations politiques et sociales particulières » (p. 182). Si la question de l'effet de source n'est hélas pas évoquée – peut-on réellement dire que Cicéron était « l'un des politiciens les plus intolérants », toutes époques confondues (p. 186-187) ? –, la stratégie consistant à exclure ses rivaux de la communauté civique pour justifier l'emploi de la force contre eux est analysée en détail. L'article de M. Jehne qui suit retrouve plus ostensiblement le thème de la communication politique. Partant d'un paradoxe historique, l'impréparation évidente des anti-Césariens en janvier 49, malgré leur connaissance du risque imminent de la guerre civile, M. Jehne « conceptualise l'incohérence [du camp républicain] comme la conséquence d'une vision du monde qui leur était propre » dans les années 60 et 50 av. J.-C. (p. 207). Après une synthétique et efficace analyse de la montée en tension progressive en 59 et 49, et du refus de César d'aboutir à un compromis, l'auteur démontre que les sénateurs de l'époque, centrés sur les problématiques de politique intérieure, n'avaient que peu d'expérience militaire. Le concept sociologique d'« involution » (intensification d'un comportement social malgré une diminution des chances de succès) permet de synthétiser la réflexion et le modèle explicatif d'un échec de la communication politique entre sénateurs et César, mais aussi à l'intérieur du groupe des anti-Césariens, notamment avec Pompée. – La dernière partie de l'ouvrage concerne les représentations de la communication politique et sa réception. H. van der Blom analyse d'abord les traces de la rhétorique républicaine chez Tacite, mais aussi Velleius Paterculus, Pline le Jeune et Quintilien. L'auteure fait remonter au *Brutus* de Cicéron une liste d'orateurs à l'ossature semblable chez les quatre auteurs impériaux (voir l'utile tableau synoptique, p. 237). Cette approche de la citation, quantitative puis qualitative, permet d'aboutir à des réflexions importantes sur la réception à l'époque impériale des orateurs républicains et la circulation de leurs œuvres, arrachées au cadre oral de leur performance originelle et étudiées à l'écrit principalement pour leur style. Le dernier article, de R. Moreno Soldevila, interroge les techniques littéraires, mais conçues comme des actes de communication politique, par lesquelles Martial et Pline le Jeune ont essayé après 96 de refaçonner leur image publique, entachée de leur proximité avec Domitien. Étudiant dans une lecture contextualisante la réédition du livre X des *Épigrammes* en 98, un peu rapidement peut-être (le ou la non-spécialiste comprend difficilement comment la comparaison entre l'original perdu, voire non publié, et la réédition est possible en pratique), ainsi que la correspondance de Pline, l'auteure parvient à opposer leurs techniques divergentes, dues à leur statut social différent. Pline possède une *auctoritas* lui permettant de critiquer ouvertement le prince défunt ; Martial doit se contenter de travailler sur son *ethos* de petit client, et utilise à cette fin la stratégie de la *retractatio*. – Les différentes approches proposées dans cet ouvrage permettent d'aborder le vaste territoire de la communication politique à chaque fois avec richesse et de manière souvent novatrice – en témoigne le recours fréquent à des concepts issus de la sociologie et des sciences politiques modernes. L'unité du sujet, en même temps que la relative amplitude chronologique couverte, garantissent à chacun d'y trouver de quoi nourrir sa réflexion. Comme souvent, c'est dans cette diversité que résident, peut-être, les rares défauts de cette publication : malgré l'importante introduction de Cr. Rosillo-López, le lecteur ne trouvera pas dans cette publication d'approche systématique de la communication politique, concept utilisé

dans des sens très différents par les contributeurs, et présentant parfois, heureusement rarement, trop peu de rapport avec le propos. La définition générale de la politique *comme* communication, rappelée par l'éditrice dès les premières lignes du livre, et le constat d'une absence de conceptualisation précise et acceptée de la communication politique justifie néanmoins l'absence d'une perspective unificatrice (voir par ex. p. 3). En conséquence, si la plupart des regroupements en chapitres sont pertinents et cohérents, le choix d'ouvrir le livre par une partie abordant la dimension informelle de la communication politique, qui ne constitue pas pour la *doxa* le cœur de sujet, en dit long sur le refus de hiérarchiser les différentes formes de la *political communication*, en sorte que ce que l'on assimilerait intuitivement à son barycentre, le discours politique des classes dominantes à Rome, n'est pas abordé frontalement, au profit de ses marges. Ce choix est, on le constate, des plus stimulants, et donne lieu à des études passionnantes et déjà, pour certaines, incontournables. Louis AUTIN

Antonio CABALLOS RUFINO & Enrique MELCHOR GIL (Ed.), *De Roma a las provincias: las élites como instrumento de proyección de Roma*. Juan Francisco Rodríguez Neila in honorem. Sevilla, Universidad de Sevilla, Servicio de Publicaciones – UCOPress Editorial Universidad de Córdoba, 2014. 1 vol. relié 17 x 24 cm., 669 p., ill. (HISTORIA Y GEOGRAFÍA, 287). Prix : 39 €. ISBN 978-84-472-1597-3 / 978-84-9927-168-2.

De Roma a las provincias: las élites como instrumento de proyección de Roma constitue el tan justo como necesario homenaje que los distintos miembros del Grupo de Investigación ORDO (*Oligarquías Romanas de Occidente*) rinden a uno de sus fundadores: el catedrático de Historia Antigua de la Universidad de Córdoba, Prof. Juan Francisco Rodríguez Neila, con ocasión de su jubilación administrativa. La notabilísima trayectoria académica e investigadora del Prof. Rodríguez Neila y la sincera admiración que su figura despierta entre sus compañeros quedan de manifiesto en las sentidas palabras que los editores, A. Caballos Rufino y E. Melchor Gil, dedican al homenajeado como introducción a una completísima obra centrada en los distintos aspectos de la Antigüedad Clásica a los que ha dedicado su atención el Profesor Rodríguez Neila, con particular atención al desarrollo de las élites provinciales (y más concretamente, de las élites hispanas) en el marco del Imperio Romano. Nunca resulta sencillo dar al lector sensación de cohesión y unidad temática en una obra de las características de la que nos ocupa, donde tienen cabida títulos y temas de lo más variado. No obstante, es mérito indudable de los editores el haber sabido imprimir la deseada coherencia a una obra que, como se indica en la introducción, trata de conciliar la temática planteada en el Proyecto de Investigación “Topografía funcional de las élites: la expresión de la influencia y el poder de las élites en la *pars occidentalis* del Imperio Romano (ORDO IV)”, con una serie de cuestiones a las que ha dedicado buena parte de su vida investigadora el Prof. Rodríguez Neila. Así, las élites del mundo romano, sus comportamientos, sus relaciones sociales, sus valores, sus mecanismos de promoción y representación, su papel en la sociedad y la política romanas, particularmente en el marco municipal hispano, se convierten en el hilo conductor de una obra en la que la epigrafía tiene una presencia considerable, como no podía ser de